

# LE MÉMORIAL DE LA PETITE-NATION

## NOS VIEILLES FAMILLES

Fascicule A

Marie Vaillancourt



1

Régionale Samuel-de-Champlain Inc.  
Société Franco-Ontarienne  
d'Histoire et de Généalogie

Les Éditions de la Petite-Nation

## Présentation

### NOS VIEILLES FAMILLES

Marie Vaillancourt

De 1850 à 1900, plusieurs familles viennent peupler la Petite-Nation, des familles nombreuses qui connaîtront les moments parfois difficiles, parfois heureux de la vie des colons.

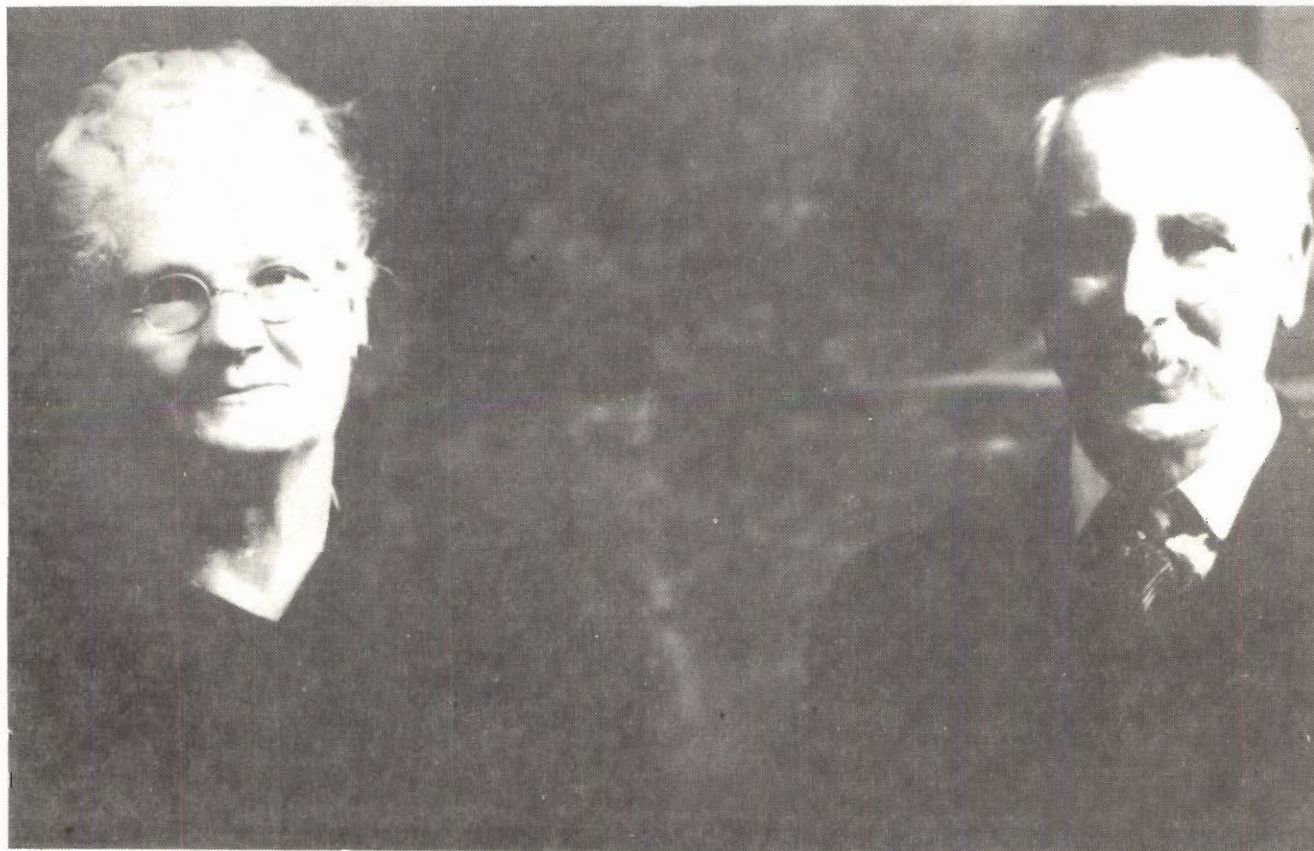
Défricher un lot, y bâtir une cabane en bois rond, puis une de ces maisons en pièces sur pièces si communes dans la région, travailler le printemps, l'été, l'automne, «d'une noirceur à l'autre» et passer l'hiver dans des chantiers loins de sa famille, telle a été la vie de plusieurs d'entre eux. Des noms qui sont restés dans la Petite-Nation...

La vie des premiers *Bisson de Saint-Émile-de-Suffolk* m'a été racontée par les petits-enfants de Timothée Bisson. Dans ce premier fascicule d'une série de trois, il est aussi question des *Bisson de Saint-André-Avellin*, une famille qui a produit de nombreux commerçants. Le lecteur retrouvera le premier *Hébert de Montebello*, Arsène Hébert et son épouse Azilda Bourassa, cousine germaine d'Henri Bourassa. Le récit se termine à *Chénéville* avec la vie de Paul *Dinel*, de sa courageuse épouse et de leurs enfants qui se rendaient pieds nus à la messe à Ripon, attendant d'être arrivés à l'église pour se chauffer.

Filles ou fils de ces vaillants pionniers m'ont raconté des anecdotes cocasses ou émouvantes, qu'on peut lire dans ce dossier. Ils m'ont aussi fourni des généalogies qu'à l'occasion on a reliées aux premiers ancêtres arrivés de France.

Les nombreuses vieilles photographies recueillies, quelquefois burinées et patinées par le temps, illustrent le dossier. Avec la légende de chacune, au hasard du graphisme visuel, se trouve un renvoi aux pages du récit.

La collection prévoit deux autres fascicules, déjà en chantier, paraissant en décembre 1980 et en janvier 1981.



*Sarah Alexander et Timothée Bisson. (pages 3-4-5-6)*

## Famille des Bisson de Saint-Émile-de- Suffolk

En août 1980, des Bisson se réunissent en grand nombre à Saint-Émile-de-Suffolk pour fêter le centième anniversaire de l'arrivée de leurs ancêtres dans la région. Ils profitent de l'occasion pour rendre hommage à leurs grands-parents ou à leurs arrière-grands-parents:

TIMOTHÉE BISSON  
et  
SARAH ALEXANDER

Peut-être ces ancêtres se sentaient-ils une âme de colon ou un fort goût de la terre pour décider de faire une demande au ministère de l'Agriculture de l'époque afin qu'il leur octroie une terre à défricher.

Mais Timothée Bisson et Sarah Alexander, tous deux originaires de la région montréalaise (lui de Saint-François-de-Sales et elle de Saint-Henri-de-Mascouche) savaient-ils vraiment ce qui les attendait? Ils ne connaissaient sans doute ni Saint-Émile, ni l'état de cette terre du canton de Suffolk, ni même trop comment s'y prendre pour défricher et cultiver. Heureusement que la construction ne devait pas causer de souci à Timothée qui exerçait le métier de menuisier.

Lorsque, au printemps 1880, ils entreprennent ce long voyage qu'était à l'époque le trajet de Montréal à Saint-Émile (cinq jours), le couple avait déjà deux enfants: Timothée et Henri. Sarah en attendait un troisième. Aussi s'arrêta-t-elle en chemin pour séjourner durant quelques mois chez un hôtelier de Saint-André-Avellin, tandis que son mari continue vers Saint-Émile pour y construire un abri en bois rond.

On raconte que lorsqu'il revient chercher sa femme, les hôteliers de Saint-André-Avellin leur offrent de les employer, lui comme menuisier et elle comme couturière. Mais l'ambition et le goût de vivre à Saint-Émile devaient être réels puisqu'ils refusent.

En 1897, ils obtiennent la lettre patente, confirmation officielle de la propriété de la terre, puisqu'ils y avaient défriché suffisamment de terrain selon les normes de l'époque, pour que le «lot 33B, rang 5 est du canton de Suffolk» leur soit définitivement concédé. L'importance qu'on accorde encore dans la famille à ce précieux document qu'était alors la lettre patente (encadrée à l'occasion du centième anniversaire) démontre bien la fierté que devaient en éprouver Timothée et Sarah, fierté qu'ils ont dû transmettre à leurs enfants.

Timothée a construit une seconde cabane en

bois rond avant d'entreprendre la grande maison familiale vers 1890. Il devait y consacrer cinq années de travail et, près de cent ans plus tard, elle y est toujours, aussi solide avec ses fondations originales en pierre d'au moins trois pieds d'épaisseur. Elle témoigne de l'habileté de l'ancêtre menuisier.



Lucie Saint-Denis et Charles Bisson. (page 10)



Léocadie Bisson, l'ancêtre Pierre Bisson, madame Jean-Baptiste Major Beautron, Joseph Bisson père, Marie-Louise Major, Eugène Bisson, Joseph Bisson fils, Eugénie Bisson, Georgiana Bisson, Rose-Alba Bisson, Régina Bisson. (pages 9-10)



La famille Joseph Bisson. De gauche à droite: Eugénie, Régina, Rachel, Georgiana, Rose-Alba. Au premier plan: Eugène, la

mère Marie-Louise Major, le père Joseph Bisson et Joseph Bisson fils. Il y manque Polydor et Aurèle. (pages 9-10)

Les rénovations, au cours des ans, ont toujours été faites dans le respect du style que lui avait donné l'aïeul. On a gardé le toit français, l'emplacement des fenêtres, à l'exception de deux lucarnes enlevées pour des raisons d'isolation.

Sarah était retournée à Montréal, en novembre 1880, pour donner naissance à son troisième enfant, une fille aussi prénommée Sarah. De retour définitivement à Saint-Émile, elle aura huit autres enfants: Annie, Aurisse, Ovila, Joseph, Alexandre, Hélène, Alphonse et Angèle. Seule la cadette, Angèle, vit toujours; elle était d'ailleurs présente à la fête organisée en l'honneur de ses parents, en août 1980.

Chacun de ces onze enfants aura des descendants: l'aîné, Timothée, en aura 14, Henri 12, Sarah 6, Annie 5, Aurisse 3, Ovila 2, Joseph 1, Alexandre 6, Hélène 4, Alphonse 5, Angèle 5. Aujourd'hui, cependant, seulement quatre descendants de Sarah et Timothée habitent encore Saint-Émile. D'autres demeurent tout de même dans la région de la Petite-Nation ou y viennent durant l'été et les fins de semaine.

Qui étaient Timothée et Sarah Bisson? La transmission orale nous apprend que le couple correspond bien aux traits caractéristiques courants à l'époque. L'homme est plutôt sévère, riant rarement, avec un cœur immense au fond; la femme est plus gaie, souriante, douce avec les enfants, bonne cuisinière, généreuse car il n'y avait jamais trop de monde à sa table.

Sarah est aussi, dit-on, une «joueuse de tours». Elle aime parler et rire mais n'en demeure pas moins, comme son mari, une travailleuse infatigable. On s'en doute quand on songe au nombre d'enfants qu'elle a élevés dans des conditions bien différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui.

Tous les jours, elle doit aller puiser l'eau à cent mètres de la maison et, trois fois par semaine, elle se rend à la poste de Namur: dix kilomètres à pied avec des enfants à ses troussees et parfois un bébé dans les bras. Il arrive que les lettres se font rares et elle revient à Saint-Émile avec une larme au coin de l'oeil.

Il était compris dans sa tâche de traire les vaches chaque matin et cela, peu importe son état. On raconte que le lendemain même d'un accouchement, un jour de l'An, Timothée amène la vache à la porte de la maison afin que Sarah la traie: le lait était indispensable pour nourrir la famille et cette responsabilité n'incombe pas au mari!

Timothée, lui, doit marcher jusqu'à Montebello pour y acheter de la farine et quelques provisions qu'il rapporte sur son dos. C'est au menuisier du village que revient le travail plutôt funèbre de fabriquer des cercueils. Pour en vérifier la longueur, on dit que Timothée Bisson y faisait parfois coucher un enfant de taille comparable à celui qui venait de décéder.

Mais si Timothée Bisson aimait construire et fabriquer de ses mains des meubles et des outils, il est une tâche qui lui plaisait beaucoup moins, celle de couper du bois de poêle (évidemment à la hache). Un jour d'été où les réserves sont épuisées dans la maison, Sarah trouve une façon bien à elle de lui rappeler ses obligations. Elle sort tout simplement de la maison en tenant une poêle remplie de grillades de lard et la dépose sans mot dire sur le tas de bois non coupé.

— Que fais-tu là, ma femme? demande Timothée.

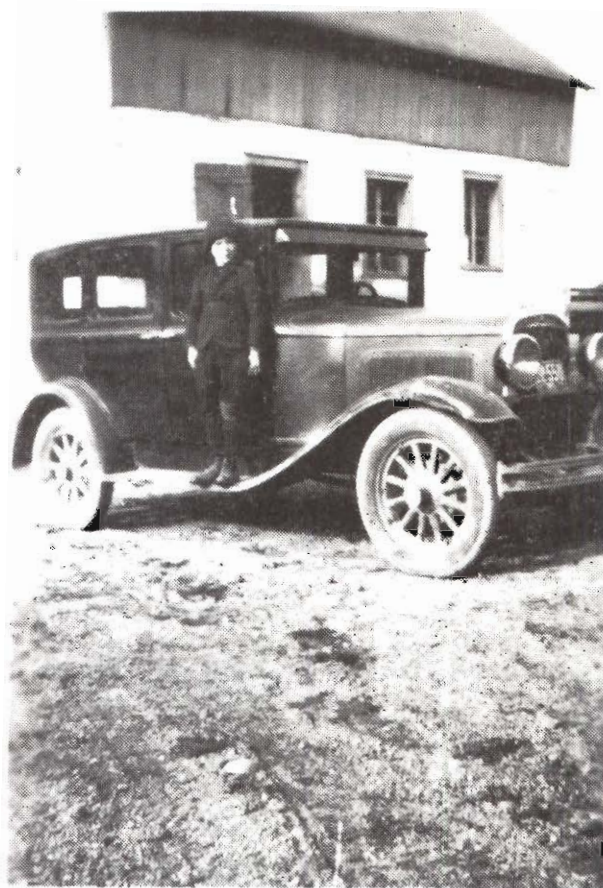
— Il faut du bois pour faire cuire un repas, non?

En plus de travailler chez eux, les colons de l'époque participent à des corvées chez des voisins tout autant qu'à la construction de l'église. Aussi Timothée a grandement contribué à l'érection de la première chapelle de Saint-Émile-de-Suffolk.

La première messe dans cette paroisse aurait été célébrée sur le terrain de Timothée. Il a également fait don à la fabrique de huit arpents qui ont servi de cimetière à la paroisse pendant plusieurs années. Par la suite le cimetière fut déplacé à côté de l'ancienne école, rue Principale.

La terre sur laquelle l'ancêtre a tant peiné et qu'il a défrichée seul au début, puis sans doute plus tard avec l'aide de ses fils, est rocailleuse et difficile à travailler à cause des côtes et des collines. Mais il s'y trouve une partie plus égale qu'on appelle «le platte» ou «l'ouragan» parce qu'une tornade y aurait aidé Timothée dans son travail de défricheur.

La maison ainsi que la terre ancestrale presque dans son intégrité appartiennent maintenant à la petite-fille de l'aïeul, Françoise, fille d'Alexandre. De Timothée, la terre est passée aux mains de son fils Alexandre, qui l'a remise à son fils Julien, qui l'a finalement vendue à sa soeur Françoise.



Derrière la voiture, la maison de Pierre Bisson construite vers 1866. (page 9)

#### La maison du village

Après la cession de la terre à Alexandre, Sarah et Timothée vont vivre dans une maison du village que Timothée a construite en 1916.

Marcel Désautels, leur petit-fils et filleul, y passe régulièrement ses vacances. Il a conservé un souvenir précis de la maison qu'il décrit ainsi, lors de la fête de l'été 1980: «La maison à deux étages avait un salon, une salle à manger et une cuisine d'été au rez-de-chaussée et deux chambres à l'étage. On avait accès à la cave par une trappe pratiquée dans le plancher de salle à manger. Les murs de la cave étaient en maçonnerie et le sol en terre battue. Il faisait toujours frais; c'était en quelque sorte le réfrigérateur du temps. En été, on y trouvait presque toujours une terrine dans laquelle on avait versé du lait frais; au cours des jours, il s'y formait une croûte de lait caillé dont grand-père aimait se régaler en la saupoudrant de sucre râpé du pays.»

C'est dans cette maison que le premier Bisson de Saint-Émile-de-Suffolk et sa compagne Sarah terminent tranquillement leurs jours. Agé de 78 ans, il meurt le 24 octobre 1928; l'année suivante, le 18 novembre, Sarah le suit, à l'âge de 76 ans.

La maison du village appartient maintenant à Benjamin Molloy et à sa femme Rita Guérin, l'arrière-petite-fille de Timothée et Sarah.



Mathias Bisson et sa femme Pomela Lacoste. (page 10)



Maison de Joseph Bisson construite en 1896. (page 9)

## Enfants de Timothée Bisson et Sarah Alexander

1. *Joséphine*  
décédée à la naissance.
2. *Timothée*  
cultivateur dans le rang 5 est, il a aussi été draveur et bûcheron. Épouse Ovida Lévesque, 28 septembre 1903, à Saint-Émile. Décédé le 31 décembre 1927.
3. *Henri*  
cultivateur dans le rang 4 est, a été draveur et bûcheron. Épouse Joséphine Cardinal, à Chénéville, le 8 septembre 1902. Décédé le 15 juin 1974, à 95 ans.
4. *Sarah*  
après son mariage, elle vit à Namur et à Ottawa. Épouse Léonide Roquet, d'origine belge, à Saint-Émile, le 23 janvier 1900. Décédée le 13 mai 1977, à 96 ans.
5. *Annie*  
elle a vécu à Saint-Émile jusqu'au cours des années '20, puis à Montréal. Épouse Alphonse Puchot, d'origine française, à Saint-Émile, le 8 septembre 1902. Décédée le 7 août 1946.
6. *Aurisse*  
couturière à Montréal. Elle y rencontre Joseph-Étienne Désautels, veuf avec six en-

fants, et l'épouse en l'église Saint-Edouard de Montréal. Décédée le 4 juillet 1951, à 67 ans.

7. *Ovila*  
boucher, camionneur et cultivateur à Saint-Émile. Épouse Ubalda Lanthier à Notre-Dame-de-la-Paix, le 25 août 1913. Décédé le 12 avril 1967.
8. *Joseph*  
menuisier aux usines Angus du Canadien Pacifique à Montréal, expert dans l'installation d'allées de quilles. Épouse Bernadette Millard à Saint-Émile, le 26 juin 1912.
9. *Alexandre*  
cultivateur sur la terre paternelle. Épouse Gertrude Chartrand, le 22 juin 1915, à Saint-Émile. Décédé le 15 février 1970, à 80 ans.
10. *Hélène*  
couturière. Vit à Montréal, Saint-Polycarpe, Verdun, Trois-Rivières et Montréal; elle suit son mari, gérant de banque. Épouse Lucien Poirier à Saint-Clément-de-Viauville, le 6 juin 1922. Décédée le 13 janvier 1975, à 70 ans.
11. *Alphonse*  
apprenti bijoutier à Ripon; apprenti bijoutier, puis bijoutier à Cochrane, Iroquois Falls, Ontario, et Montréal. Épouse Éva Parisien en l'église Notre-Dame-de-Grâce de Montréal, le 15 octobre 1919. Décédé le 21 février 1980, à 86 ans.
12. *Abel*  
décédé à la naissance.
13. *Angèle*  
vit à Montréal, Ripon, Montebello, Terrebonne et Montréal, suivant son mari, instituteur et inspecteur d'école. Épouse Euclide Deschatelets en l'église Sainte-Brigide de Montréal, le 16 mai 1923.



# Généalogie des Bisson

Gervais Bisson Marie Lereau  
Saint-Cosme-de-Vair, France, 1635

René-Gervais Bisson Marie-Madeleine Boutet  
Québec, 25 septembre 1664

Antoine Bisson Élisabeth Labadie  
Sainte-Foy, 24 janvier 1701

Clément-Urbain Bisson Marie-Thérèse Boucher  
Sainte-Foy, 28 juillet 1734

Joseph Bisson Josephte Coron  
Sainte-Rose, Laval, 28 juin 1765

Charles Bisson Catherine Hotte  
Saint-Vincent-de-Paul, 10 octobre 1774

Joseph Bisson Françoise Gourgon  
Saint-Eustache, 9 octobre 1787

Charles Bisson Marie-Josephte Lacasse  
Saint-Vincent-de-Paul, 16 février 1801

Joseph Bisson Adéloïde Paré  
Sault-au-Récollet, 26 novembre 1816

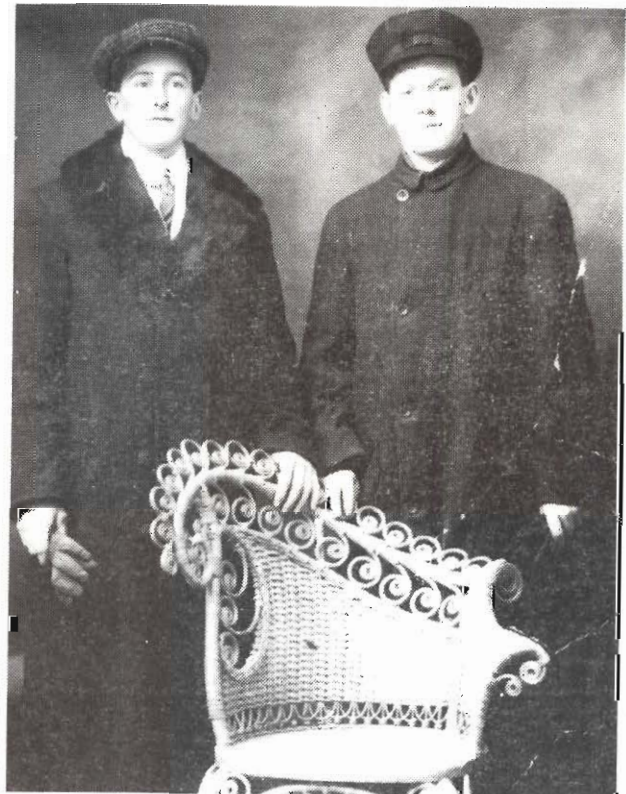
Pierre Bisson Adélaïde Desnoyers  
Saint-Vincent-de-Paul, 12 janvier 1841  
(arrivés à Saint-André-Avellin vers 1850)

Joseph Bisson Marie Marcotte  
Saint-Vincent-de-Paul, 15 octobre 1839

Timothée Bisson Sarah Alexander  
Sainte-Brigide, 23 juin 1874  
(arrivés à Saint-Émile-de-Suffolk en 1880)



Émile Bisson, à droite. Fils de Mathias Bisson. Il a perdu la vie en faisant de la «drave» sur la rivière Coulonge. (page 10)



Polydor Bisson, fils de Joseph Bisson, à gauche. (page 9)



Les descendants de Timothée Bisson et Sarah Alexander se réunissant le 4 août 1980 pour fêter le centième anniversaire

de l'arrivée de leurs ancêtres à Saint-Émile-de-Suffolk. Au centre, la cadette des enfants de Timothée et Sarah Bisson.

(pages 3-4-5-6)



## Famille des Bisson de Saint-André- Avellin

À comparer l'arbre généalogique des Bisson de Saint-Émile-de-Suffolk avec celui des Bisson de Saint-André-Avellin, on constate d'intéressantes similitudes.

Tout d'abord les deux familles sont issues du même ancêtre, Gervais Bisson, arrivé à Québec en 1654. Ce Français originaire de Saint-Cosme-de-Vair, dans l'ancienne province du Maine, a fait la traversée en compagnie de sa femme, Marie Lereau, et de trois enfants. Ils auront en tout six enfants dont les descendants se retrouvent surtout dans les régions de Québec, de la Beauce et de Montréal.

Les familles de Saint-André et de Saint-Émile ont également trois ancêtres en commun: le fils (René-Gervais), le petit-fils (Antoine) et l'arrière-petit-fils (Clément) de Gervais Bisson.

Clément a eu au moins deux fils: Charles et Joseph. C'est ici que se séparent les deux familles; les Bisson de Saint-Émile descendent de Joseph, ceux de Saint-André descendent de Charles.

### PIERRE BISSON

Pierre Bisson, qui avait épousé Adélaïde Desnoyers à Saint-Vincent-de-Paul, dans la région montréalaise, a d'abord acheté une terre près d'Ottawa avant de déménager dans la Petite-Nation.

Le décès de sa femme l'aurait incité finalement à vendre cette terre située dans une montée perpendiculaire au chemin Prescott, à six milles d'Ottawa, pour venir s'établir dans le rang Saint-Louis à Saint-André-Avellin.

Lorsqu'il épouse sa seconde femme, Angèle Legris, il a déjà cinq enfants: Angèle (1843), Marie-Aglé, Joseph (1853), Charles (1850) et Esther. De son second mariage naîtront Albert le 9 octobre 1867, Azélie le 13 novembre 1858, Domitille le 1er janvier 1865, Olivine le 9 janvier 1860, Léocadie et Mathias.

La maison que Pierre Bisson a construite en 1861 résiste toujours au temps. Les rénovations, au cours des ans, en ont bien sûr changé l'aspect mais la structure de base est demeurée la même.

De Pierre, le premier Bisson arrivé à Saint-André-Avellin (vers 1850), on connaît peu de choses. On sait qu'il a, comme les autres, travaillé durement à défricher sa terre et qu'il a terminé ses jours dans une petite maison du village. Il y vivait pauvrement en compagnie de ses filles Olivine et Léocadie qui devaient faire du tissage

pour survivre. Puis elles se sont toutes deux mariées avec deux veufs d'Ottawa, Pierre Pauzé et Sévère Naud, et elles sont déménagées dans cette ville.

Pierre Bisson est tout d'abord venu dans la Petite-Nation en compagnie de sa soeur, Domitille Bisson, mariée avec Édouard Legris. Les enfants de ce couple: Édouard, Damase, Marie et Olivine se sont mariés et ont vécu à Saint-André-Avellin. Édouard et Damase ont donné le nom de Legris à 22 enfants. Domitille Bisson est décédée en 1890, à l'âge de 64 ans.

Pierre, à qui certains donnaient le surnom de «Piétrus» est décédé à Ottawa en 1913. Ses trois fils auront à leur tour plusieurs enfants.

## Enfants de Pierre Bisson et Adélaïde Desnoyers

Joseph épouse Marie-Louise Ella Major en 1867 et a 12 enfants:

Marie-Louise Rachel Bisson (21-03-1879)  
J.-Urgèle Bisson (29-01-1881)  
J.-Eugène Bisson (31-07-1882)  
Joseph Octave Bisson (29-05-1884)  
Rose Alba Julie Bisson (9-03-1886)  
Marie-Reine Bisson (17-10-1887)  
Marie-Rébecca Bisson (11-03-1889)  
M.-L. Angèle Bisson (13-04-1890)  
M. Georgianna Bisson (15-03-1892)  
M. Eugénie Bisson (20-04-1894)  
Polydor Joseph Bisson (20-04-1896)  
J.-Aurèle Bisson (12-02-1901)

Joseph aura donc été le grand-père de nombreux petits-enfants qui se souviennent de lui comme d'un homme sévère, aux idées bien arrêtées. Il était difficile de lui faire changer d'avis sur les nouvelles méthodes de culture, par exemple.

Joseph, qui ne savait pourtant ni lire ni écrire, s'est un jour improvisé commerçant d'animaux. Philippe Lacoste de Saint-André-Avellin raconte dans ses mémoires que «tous les printemps, il parcourait les paroisses environnantes pour acheter. Il partait le lundi matin, pour revenir à la fin de la semaine et, le soir, assis au bout de la table, il faisait inscrire par sa femme, dans un calepin, tous les achats de la semaine. Chez un tel, j'ai acheté tant de moutons à tel prix, j'ai donné tel acompte, j'en prends tel nombre à telle date, le reste à l'automne.»

À l'automne, il rassemblait les troupeaux de boeufs, porcs et moutons qu'il avait achetés. Il les embarquait sur un bateau à Papineauville et allait les vendre au marché de Pointe-Saint-Charles. De nature très économe, il aurait réussi à

accumuler quelque 22 000 \$. Plus tard, il acheta une maison au village et y demeura. Vers 1966-67, la plupart des commerçants de Saint-André-Avellin auraient été des descendants de Joseph Bisson.

Sa femme, Marie Ella Major, était une femme joyeuse, une femme «de plaisir» et qui aimait recevoir. Elle est décédée en 1925, et lui en 1935.

*Charles*, son frère, cultivateur sur une petite terre dans le rang Saint-Louis, a épousé Lucie Saint-Denis le 8 septembre 1873. Avec des moyens plutôt modestes, ils ont élevé une famille de dix enfants.

Joseph Bisson (31-07-1874)  
J.-Édouard Bisson (31-03-1876)  
Augustin Bisson (18-03-1878)  
M.-Louise Délia Bisson (10-08-1878)  
Rose Alba Bisson (11-04-1881)  
J.-Arthur Bisson (10-05-1883)  
M.-Célestine Bisson (20-01-1887)  
J.-Augustin Bisson (23-01-1889)  
M.-Louise Eugénie Bisson (11-05-1896)  
M.-Cécile Bisson (1-12-1899)

*Angèle* a épousé Moïse Tardy. Ils ont eu cinq enfants:

Eulalie Tardy (10-02-1865)  
Ludger Tardy (9-05-1866)  
Ézilda Tardy (13-04-1868)  
Moïse Philip tardy (9-03-1870)  
Eulalie Géraldine Tardy (7-02-1872)

*Esther* Bisson a épousé Octave Leduc et a donné naissance à deux enfants:

M.-Vital Domithilde Leduc (25-02-1865)  
J. Octave Leduc (28-10-1866)



*Mathias*, marié avec Poméla Lacoste le 12 juillet 1886, avait la réputation d'être un «Roger-bon-temps».

Très différent de son frère, il était moins doué pour les affaires. C'est lui qui a acheté la terre de son père. Il y a vécu toute sa vie.

Ses petits-enfants se souviennent de lui comme d'un homme gai qui aimait la compagnie, un homme heureux qui turlutait souvent.

Selon certains, il aurait été boucher de façon saisonnière. On raconte qu'en été, il abat un ou deux boeufs, un porc, vend de la saucisse, de la mortadelle, du boeuf à bouillir. S'il manque de viande, il crie dans une «flûte» pour en avertir les

gens des environs.

Il est décédé à l'âge de 82 ans.

Poméla Lacoste, sa femme, d'une nature joyeuse et optimiste, aime rendre visite aux voisins et raconter des histoires drôles. Personne dévouée, elle était sage-femme. Elle avait plus d'instruction que son mari et aimait lire. Elle est décédée à 72 ans.

M.-Louise Albertine Bisson (21-03-1888)  
J.-Émile Bisson (15-01-1890)  
Pierre Joseph Orphyr Bisson (14-05-1895)  
Jean-Baptiste Ernest Bisson (1-05-1897)  
M.-Adélaïde Éliane Bisson (16-02-1898)  
J.-Albert Léonidas Bisson (10-03-1901)  
Josephat Samuel Bisson (25-03-1903)  
M.-Lumina Bisson (3-06-1905)  
M.-Rose Aimée Hélène Bisson (14-06-1907)  
M.-Catherine Angèle Bisson (20-02-1910)

*Azélie* Bisson a épousé Cézaire Lalonde et mis au monde neuf enfants:

J. Abundius Émile Lalonde (29-03-1881)  
M.-Azilie Cordélie Lalonde (6-07-1882)  
M.-Rébecca Lalonde (23-01-1884)  
Mathias Adrien Lalonde (26-11-1885)  
M.-Poméla Lalonde (28-07-1887)  
J. Dolphis Lalonde (4-05-1889)  
Philippe Roméo Lalonde (7-05-1891)  
J. Émile Hilaire Lalonde (10-11-1893)  
Napoléon Lalonde (27-10-1895)

**LE MÉMORIAL DE LA PETITE-NATION**  
revue mensuelle à 2,95 \$ le fascicule

par abonnement

Dossier 1  
Nos vieilles familles  
3 fascicules ..... 8 \$

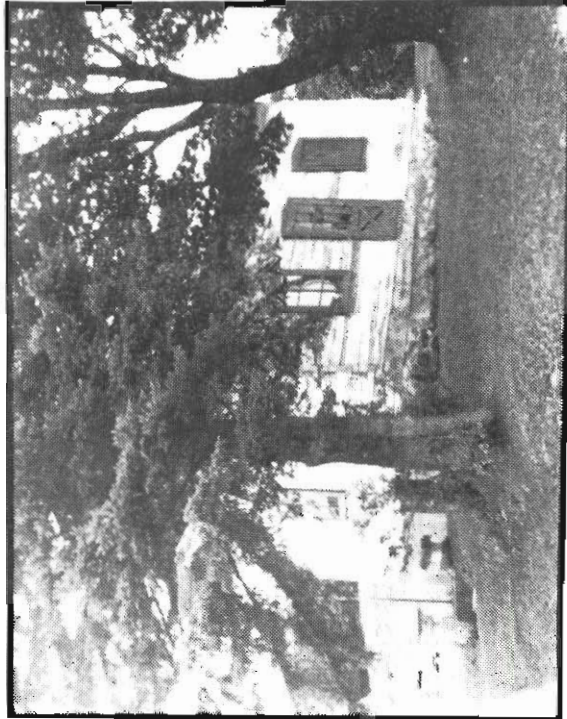
Dossier 2  
Nos vieilles chansons  
3 fascicules ..... 8 \$

Dossier 3  
L'histoire de Montebello  
6 fascicules ..... 16 \$

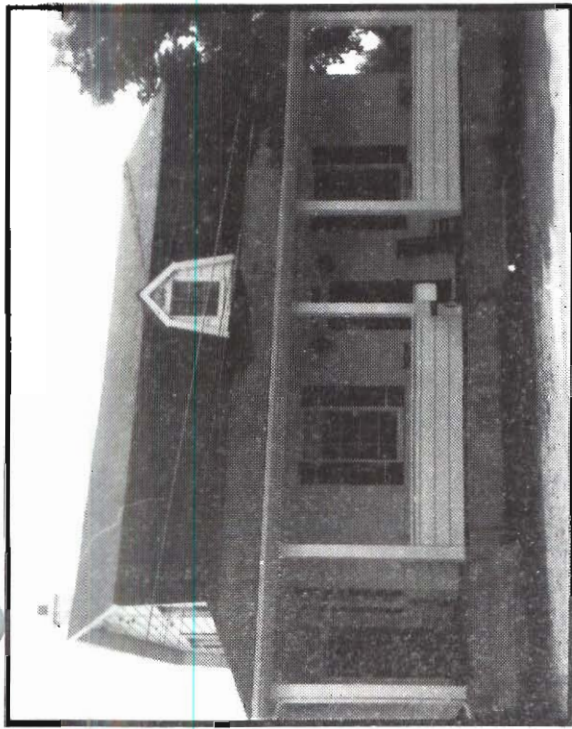
Éditions de la Petite-Nation  
C.P. 440  
Saint-André-Avellin  
JOV 1W0



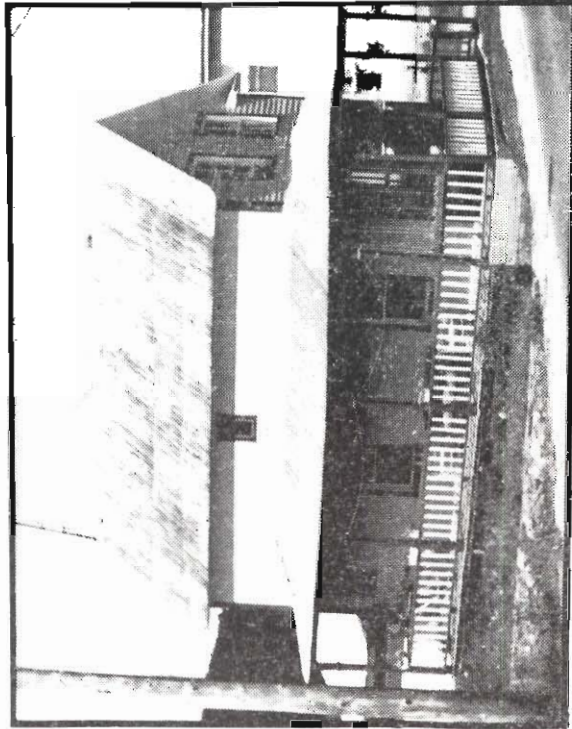
*Dans le rang Saint-Louis, la maison du premier Bisson, Pierre, qui l'a vendue à son fils Mathias. Elle aurait été construite vers 1866. (pages 9-10)*



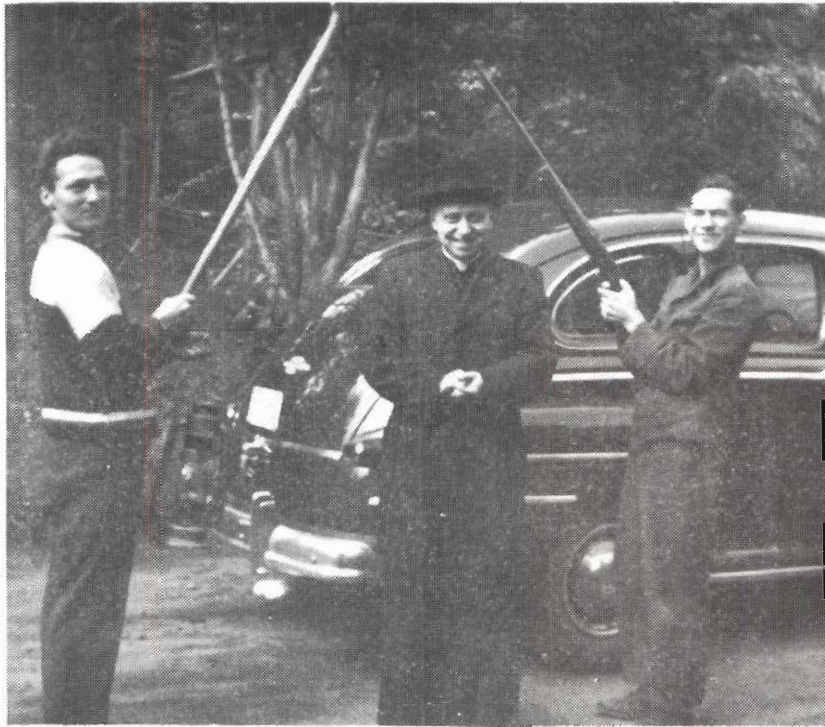
*La maison de pièces ayant appartenu à Joseph Bisson; elle est située dans le rang Saint-Louis. Ceux qui l'habitent présentement en ont conservé le cachet d'autrefois. (page 9)*



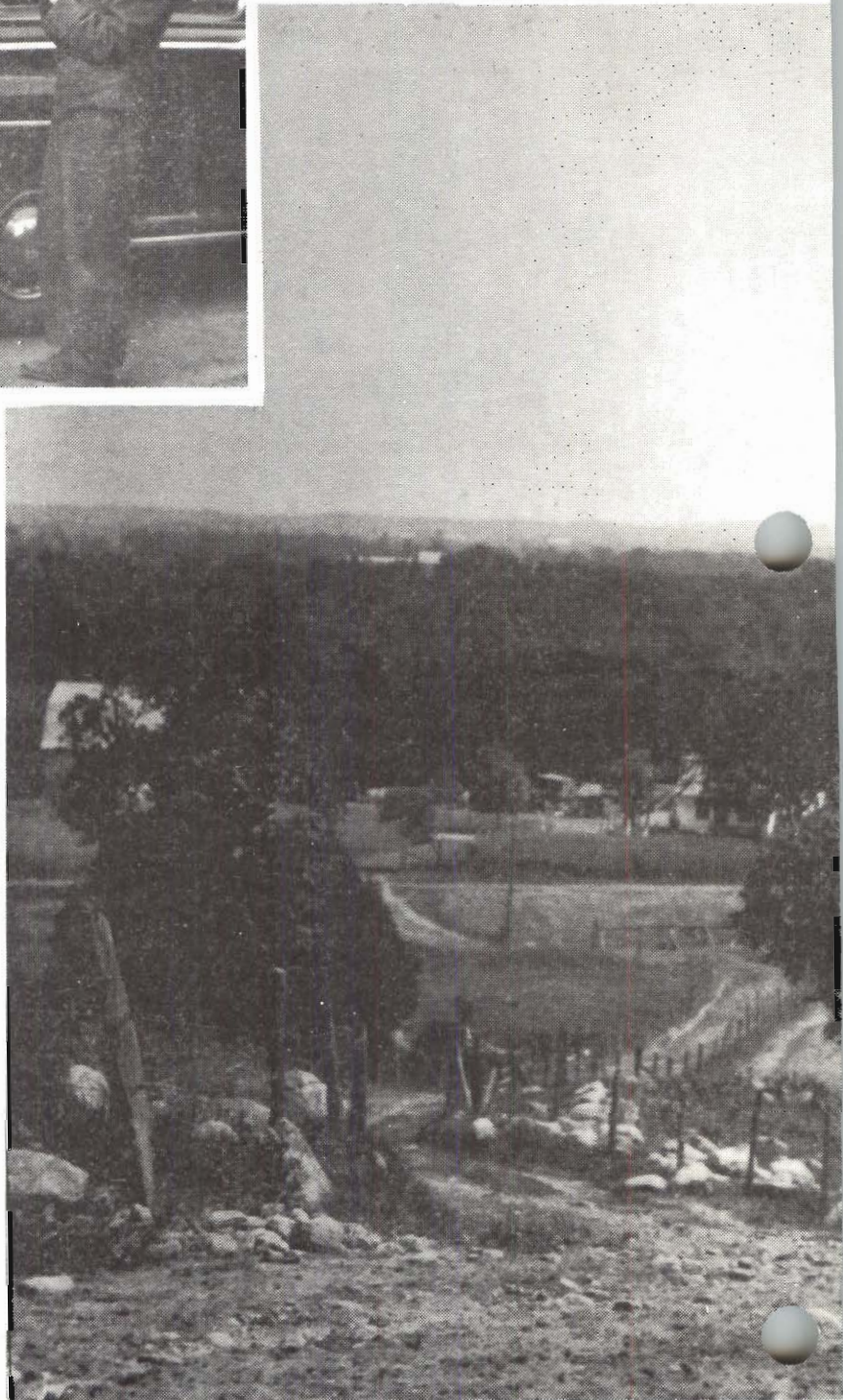
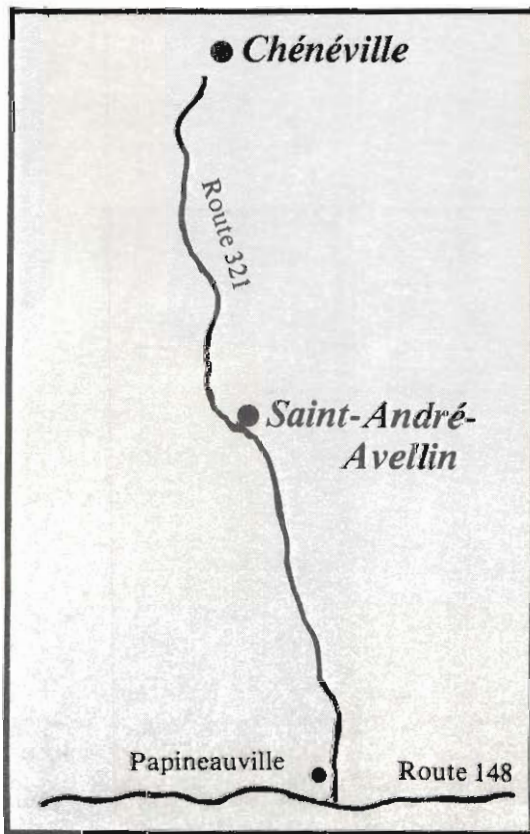
*La maison de Timothée Bisson, telle qu'on peut la voir à Saint-Émile en 1980.*



*À Saint-Émile, la maison du village construite par Timothée Bisson. Lui et son épouse y ont vécu les dernières années de leur vie. (page 6)*



Au centre, l'ainé de la famille, l'abbé Joseph Hébert. À sa gauche, on peut reconnaître celui qui deviendra le curé Sabourin de Saint-André-Avellin. La photo fut prise au camp Saint-Louis de Saint-Michel-de-Wentworth.

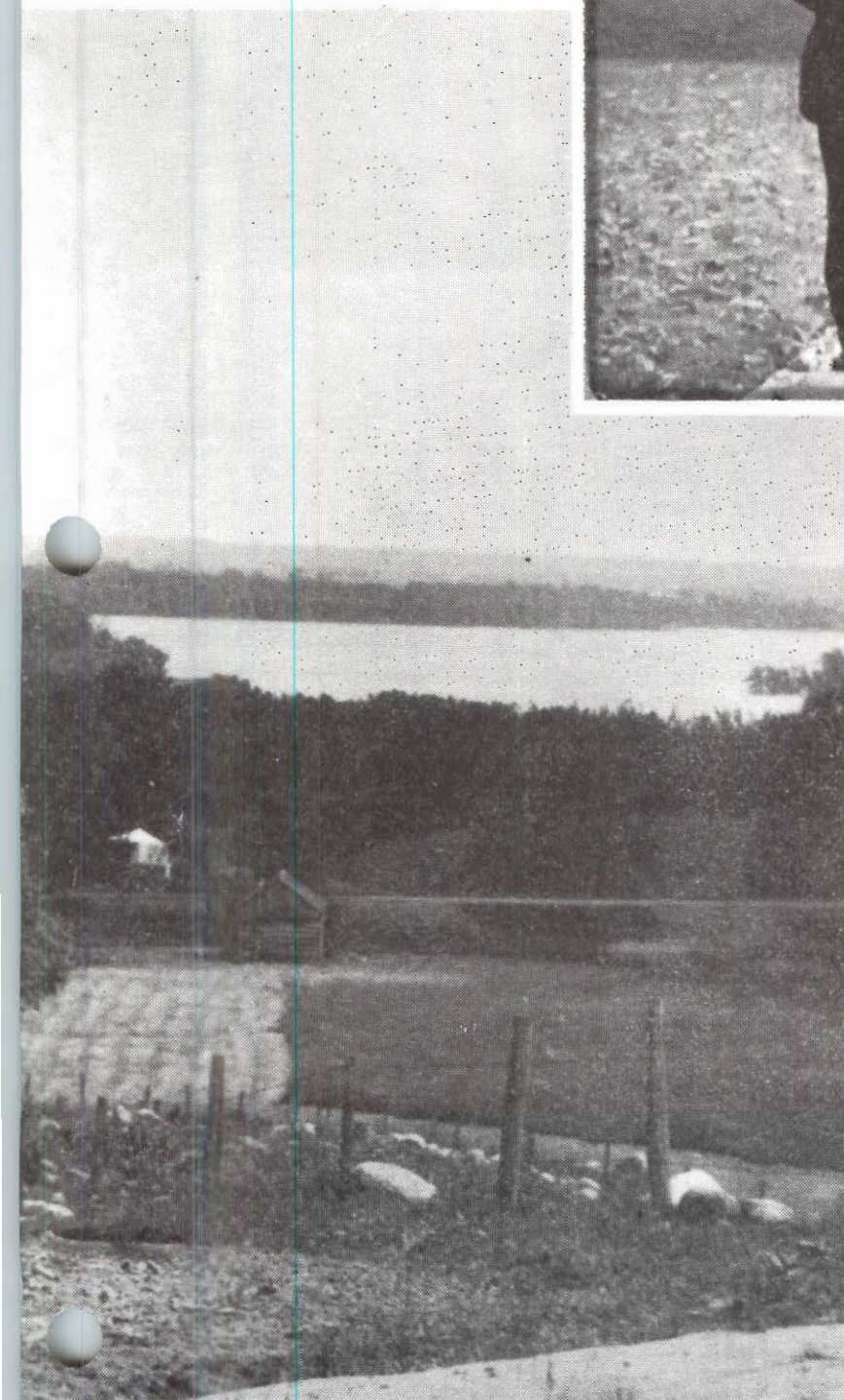


La ferme des Hébert. Arsène Hébert l'a acquise en juin 1913. Située au bord de l'Outaouais, elle est la voisine immédiate

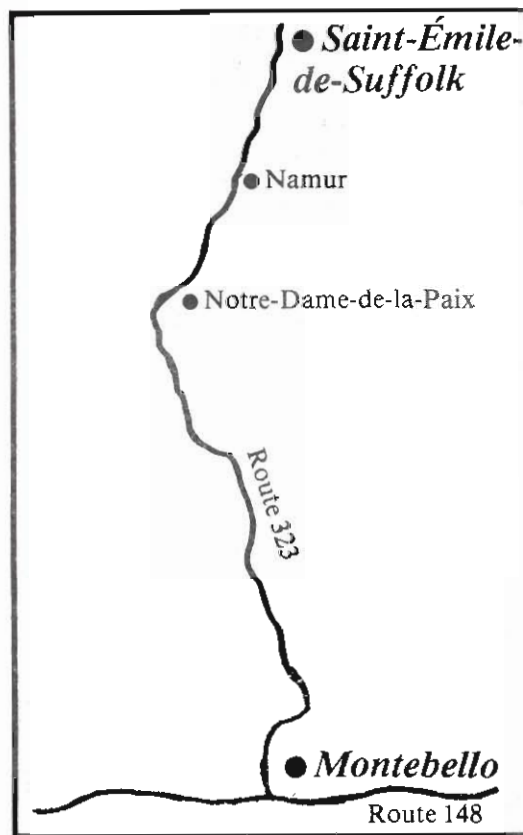
**es Hébert  
bello**



1944: le couple Arsène Hébert et Azilda Bourassa, au sortir du presbytère de la paroisse Notre-Dame-du-Bon-Secours de Montebello, lors de leur soixantième anniversaire de mariage.



du terrain appartenant à la compagnie Canadien Pacifique et sur lequel a été construit le Château Montebello.



Le premier Hébert arrivé à Montebello, Arsène, et sa femme Azilda Bourassa sont originaires du village de L'Acadie près de Saint-Jean-de-Napierville. Des Acadiens venus se réfugier au Québec, au temps de la déportation, ont fondé ce village. Trois générations de Hébert et de Bourassa témoignent de l'enracinement des deux familles dans le village de L'Acadie. Les grands-parents et les parents d'Arsène s'y marient et y vivent la plus grande partie de leur vie.

On sait que les Hébert sont d'origine acadienne puisque leur ancêtre, Antoine Hébert, accompagné de son épouse Geneviève Lefranc, débarque à Port-Royal vers le milieu du dix-septième siècle. Au moins trois générations vivent en Acadie avant de venir s'établir dans ce village du même nom au Québec.

C'est donc à L'Acadie que Arsène Hébert devait épouser Azilda Bourassa, le 4 novembre 1884. Six ans plus tard, en 1890, ils décident de quitter leur famille et leurs connaissances du coin de pays qu'ils habitaient pour venir travailler dans la ferme d'un cousin d'Azilda, Henri Bourassa, dans la Petite-Nation, une région qui leur était totalement inconnue.

Dans le train qui les conduit à Montebello, ils amènent leurs deux enfants: Joseph alors âgé de cinq ans et Marie, deux ans. Ils emportent avec eux peu de bagages. Ont dit qu'ils avaient même dû emprunter pour payer les billets du passage.

À Montebello, Azilda donnera naissance à sept autres enfants: Anna, le 15 août 1890; Reine, le 6 août 1892; Henri, le 6 septembre 1894; Auguste, le 15 décembre 1896; Eugène, le 26 juillet 1899; Antoinette, le 11 avril 1901 et Arsène, le 20 novembre 1903.

Leur père, après avoir travaillé pour Henri Bourassa durant huit ans, devient bedeau de la paroisse Notre-Dame-du-Bon-Secours de Montebello. Ce travail, il l'exerce pendant quatorze années de sa vie, de 1898 à 1913, avec une seule année d'interruption, en 1900, alors qu'il s'engage comme matelot sur les navires qui frayent à cette époque sur l'Outaouais.

Son fils cadet, Arsène, qui est devenu curé de Montebello, nous dit de son père qu'il a toujours suivi les ordres du curé de l'époque, Mgr Chamberland, avec une docilité silencieuse. Ce pasteur avait la réputation d'être un homme très sévère et très exigeant.

Les quatorze années d'Arsène Hébert, père, comme bedeau, lui permettent de réaliser ce qui devait être un vieux rêve: devenir cultivateur et travailler sa propre terre. La ferme qu'il achète en juin 1913 est maintenant la voisine immédiate du terrain du Canadien Pacifique sur lequel a été construit le château Montebello, route 148. Gérard Hébert, petit-fils d'Arsène Hébert, l'habite présentement et continue de la cultiver.

Le gros incendie de Montebello qui a détruit trente-deux maisons du village en 1913, dont celle des Hébert, a alors forcé la famille à déménager plus tôt que prévu sur la terre achetée depuis environ un mois.

Décrivant le caractère de son père, le chanoine Hébert raconte qu'il était «un homme silencieux, renfermé, qui souriait rarement, un homme courageux, un travailleur acharné qui ne comptait jamais ses heures.»

Azilda, son épouse, beaucoup plus joviale, aime taquiner. Elle n'a pas fréquenté l'école très longtemps mais, comme elle lisait beaucoup, elle a le langage et la conversation d'une personne cultivée. Elle aime bien causer avec ses cousines, les filles de Napoléon Bourassa qui, elles, ont vécu dans des conditions qui leur ont permis de s'instruire davantage.

Outre les Bourassa, il y avait, parmi les fréquentations de la famille, des relations très étroites avec les Soeurs Grises de Montebello auxquelles le père, Arsène Hébert, ne ratait pas l'occasion de rendre service presque tous les jours.

Le chanoine Arsène Hébert raconte que ses parents avaient tous deux une grande confiance en la Providence, ce qui les a aidés à passer à travers les moments difficiles.

Lorsque vinrent les fêtes du cinquantième anniversaire de mariage des parents, le père, plus timide, refusait cet hommage qu'on voulait lui rendre. Pour l'en convaincre, on lui a demandé qu'elle avait été sa plus constante préoccupation tout au cours de sa vie. «J'ai vécu pour le bonheur de ma femme et de mes enfants», a-t-il répondu. Et on lui a demandé de leur faire un autre plaisir... ce qu'il n'a pu refuser.

Dans la famille Hébert, des fêtes grandioses ont toujours marqué les jubilés. Ainsi, en plus du cinquantième, le soixantième anniversaire de mariage des parents fut souligné en 1944. Le fils aîné, Joseph, a fêté son cinquantième anniversaire de vie sacerdotale en 1959. La même année, on célébrait les nocés d'or de Marie, l'aînée des filles.

En 1974, c'est au tour d'Auguste d'atteindre les cinquante années de mariage. Le chanoine Arsène Hébert a fêté son jubilé d'argent sacerdotal et d'enseignement. L'an dernier, à Montebello, ses paroissiens organisaient une grande fête pour souligner ses cinquante années de prêtrise.

La vie de famille, très importante chez les Hébert, a toujours continué jusqu'à la mort des parents, et même après.

Arsène Hébert, décédé en 1947, et sa femme Azilda Bourassa, morte en 1948, ont vécu leurs derniers jours chez leur fille Antoinette à Papi-neauville.



Arsène Hébert fils, au temps du Grand séminaire.

## Enfants de Arsène Hébert et Azilda Bourassa

Joseph avait, dit-on, le caractère du père et les traits du visage de la mère. Il fut ordonné prêtre le 19 décembre 1908 après ses études théologiques au Collège de Montréal. Il a été vicaire dans le diocèse d'Ottawa, à Masham, à l'évêché de Pembroke, à Sastfield, Pointe-Gatineau, vicaire à la cathédrale d'Ottawa, aumônier à l'hôpital du Sacré-Coeur, au séminaire d'Ottawa puis à l'École technique de Hull.

Il fut aussi directeur spirituel de la colonie de vacances Saint-Louis, à Saint-Michel-de-Wentworth, fondée par son frère. En 1942, il est frappé de paralysie et en gardera des séquelles: il boîtera jusqu'à sa mort en 1965, à l'âge de 80 ans.

Une première petite Marie est née en 1887 à Saint-Jean, près de L'Acadie, avant l'arrivée des parents à Montebello, mais elle n'a pas vécu un an.

À l'autre fille qui naît l'année suivante, Azilda Bourassa donne aussi le nom de Marie. Arrivée à Montebello à l'âge de deux ans, celle-ci y fait ses études primaires. Elle étudie également la musique et, à seize ans, devient institutrice à Saint-Philippe-d'Argenteuil, puis à Plaisance où elle rencontre son futur mari, Olida Blais, qu'elle épouse le 28 septembre 1909. Mère de quatorze enfants, elle a habité Plaisance jusqu'à tout dernièrement. Elle est présentement âgée de 92 ans.

Anna aura vécu une vie semblable à celle de sa soeur aînée. Elle a enseigné à Saint-Philippe-d'Argenteuil, puis à Thurso. Elle y fait la connaissance d'Albert D'Aragon et le mariage a lieu le 25 août 1913. Sur la terre où elle a vécu, à Thurso, elle a mis au monde huit enfants. Elle est décédée à Hull le 5 décembre 1971.

Reine, née le 6 août 1892, ne vivra que vingt et un ans. Entrée chez les Soeurs de la Charité de Saint-Louis à Québec le 2 août 1910, elle mourait trois ans plus tard à Montmagny.

Marié avec Ida Saint-Denis le 2 décembre 1939, Henri est resté quelque temps à la ferme familiale avant de déménager à Papineauville sur une terre le long de la route 148, où habite aujourd'hui son fils Raymond. Les huit enfants d'Henri demeurent tous à Papineauville maintenant.

C'est Auguste que les circonstances ont choisi pour continuer la ferme paternelle. Il a épousé

Jeannette Bourgeois le 7 janvier 1924 et le couple a eu cinq enfants. Le fils d'Auguste, Gérard, y vit présentement avec sa femme, Madeleine Leduc.

Entre Auguste et Antoinette, un fils nommé Eugène ne vivra pas un an. Né le 26 juillet 1899, il est décédé le 4 avril 1900.

C'est Antoinette, la plus jeune des filles, qui a accueilli les parents chez elle au moment de leur vieillesse. Avec Léon Levert, qu'elle épouse le 8 septembre 1930, elle vit d'abord dans une ferme du rang de la Petite-Rouge à Papineauville, puis à Thurso où son mari a travaillé pendant quelques années pour la Singer. Ils ont eu sept enfants.

Enfin, le fils cadet, celui qui deviendra le chanoine Arsène Hébert, a fait des études classiques à l'université d'Ottawa et des études théologiques au Grand séminaire du même endroit avant d'être ordonné prêtre le 2 février 1929. Il fut ensuite professeur au Petit séminaire d'Ottawa, de 1929 à 1954. Puis, pendant deux ans, il a été au service de Mgr Lemieux à l'archevêché d'Ottawa.

De 1956 à 1959, il est curé à Saint-Albert en Ontario, diocèse d'Ottawa. De 1959 à 1965, curé à Thurso; de 1965 à 1967, curé à Saint-Jean-Marie-Vianney de Gatineau. Depuis 1967, il est curé à Montebello.

Il fut directeur fondateur du Camp Saint-Louis de Saint-Michel-de-Wentworth, une colonie de vacances, de 1937 à 1962 alors qu'il était missionnaire à cet endroit. En 1960, il achète un terrain longeant la rivière Blanche au nord de Buckingham, afin de l'aménager en colonie de vacances. Sous le nom de Dominique-Savio, celle-ci est actuellement louée par le club Optimiste de Thurso.

Le curé Arsène Hébert a été nommé chanoine honoraire du diocèse d'Ottawa en 1961.



Maison principale du camp Saint-Louis fondé par le chanoine Arsène Hébert.

**Généalogie  
des Hébert**

Antoine Hébert                      Geneviève Lefranc  
   de France

Jean Hébert                             Anne Doucet  
   Port-Royal, 1674

René Hébert                            Marie Boudrot  
   Acadie

Amant Hébert                          Françoise Gaudreau  
   mariés vers 1755

Amant Hébert                          Catherine Bourdeau  
   Laprairie, 15 novembre 1802

Joseph Hébert                        Isabelle Granger  
   L'Acadie, 14 février 1831

Jean-Baptiste Hébert                 Adélaïde Therrien  
   L'Acadie, 24 octobre 1859

Arsène Hébert                          Azilda Bourassa  
   L'Acadie, 4 novembre 1884

(d'après l'Institut généalogique Drouin)

**Généalogie  
des Bourassa**

François Bourassa                    Marguerite Dugas  
   Saint-Hilaire-de-Loulay, diocèse de Luçon,  
   Poitou, France

François Bourassa                    Marie Le Ber  
   Contrecoeur, 4 juillet 1684

François Bourassa                    M.-Anne Deneau  
   Laprairie, 10 février 1721

Albert Bourassa                      Marie Lachapelle  
   Beloeil, 6 novembre 1788

François Bourassa                    Geneviève Patenaude  
   L'Acadie, 6 septembre 1812

Vital Bourassa                        Émilie Hébert  
   L'Acadie, 1er juillet 1845

Azilda Bourassa                        Arsène Hébert  
   L'Acadie, 4 novembre 1884

(d'après l'Institut généalogique Drouin)



Le chanoine Hébert en 1954, année de son jubilé d'argent sacerdotal et de ses vingt-cinq années d'enseignement.





Photo prise à l'occasion des noces d'or d'Arsène Hébert et d'Azilda Bourassa, en 1934. Dans l'ordre habituel, debout à l'arrière: Marie, Anna, Henri, Auguste, Antoinette; au

premier plan: le fils aîné Joseph, le père Arsène, la mère Azilda et le fils cadet Arsène.

## *Famille des Dinel de Chénéville*

Paul Dinel et son épouse, Émilie Louiseize, sont arrivés à Chénéville vers 1862. Ils venaient tous deux de Saint-André-d'Argenteuil où ils s'étaient mariés le 18 janvier 1847 et avaient déjà eu cinq ou six enfants.

La terre avait été choisie judicieusement par Paul Dinel, à cause de son emplacement dans une large vallée, avec un ruisseau auquel viendraient s'abreuver les animaux, à cause aussi de la fertilité du sol dans un tel endroit et de la facilité de cultiver un terrain peu accidenté.

Située à Vinoy, le long de la route qui mène de Chénéville à Namur, cette terre porte au cadastre le nom officiel de «lot numéro 4, rang 2, canton de Suffolk».

La terre du premier Dinel a toujours été considérée comme le bien le plus précieux du patrimoine familial, nous raconte madame Maximilienne Corbeil Dinel. Elle est toujours passée des mains du père à celles du fils depuis maintenant cinq générations.

Vers 1902, Paul l'a tout d'abord vendue à son fils Émery, qui l'a vendue à Léandre en 1924. Lorsque Léandre a décidé de la vendre à son fils Jean-Paul en 1942, il lui a demandé de ne la céder qu'à un Dinel. Jean-Paul l'a vendue en 1974 à son fils Claude qui l'habite présentement avec sa femme et leurs deux enfants.

Lorsque Paul Dinel arrive en 1862, raconte madame Dinel, toute la terre était en «bois debout». La végétation était intacte, les arbres immenses et on n'y voyait aucune trace du passage de l'homme. Il a dû la défricher pour y bâtir un abri à sa famille.

Il avait emporté une toile pour se protéger des intempéries, le temps de construire une écurie, bâtiment de vingt pieds sur vingt pieds environ, qui pourrait un jour contenir huit à dix bêtes mais qui servirait, en attendant, de maison pour la famille. Ses membres y ont vécu quatre à six ans, le temps d'avoir suffisamment de terrain à cultiver pour nourrir des animaux.

Durant les premières années, afin de récolter quelques légumes et céréales et faire des provisions pour l'hiver, les Dinel durent semer entre les souches des arbres coupés.

Après ces quelques années vécues dans des conditions difficiles, Émilie Louiseize Dinel, qui devait avoir souffert de l'isolement et de l'ennui durant les longs hivers, décide au retour du temps doux de rendre visite à sa famille à Saint-André-d'Argenteuil et d'y passer quelques semaines.

Les moyens de communications étant à l'épo-

que à peu près inexistant, elle part à pied sur la route en plein bois avec, dans ses bras, un enfant qu'elle allaite et quelques vivres.

L'histoire ne dit pas après combien de temps, d'heures ou de jours de marche elle a rencontré une première voiture à chevaux qui lui a facilité un bout de chemin. Le voyage a duré quelques jours et c'est avec grand bonheur, on peut l'imaginer, qu'elle a retrouvé sa famille et ses connaissances à Saint-André-d'Argenteuil. Ses arrière-petits-enfants, auxquels on a raconté le fait, garderont sûrement en mémoire l'immense courage de leur aïeule.

De son côté, Paul travaillait fort avec les outils manuels du temps, il coupait les arbres, les ébranchait et les équarriissait à la hache. Il construisait des bâtiments et une maison qui a été démolie depuis. Malgré toutes les difficultés de ce temps-là, nous raconte madame Dinel, il sifflait en travaillant. «Je me souviens de mon beau-père Émery, le fils de Paul, qui turlutait des airs de gigue alors qu'il travaillait et qu'il suait abondamment.»

La famille de Paul Dinel a vécu, au début, dans des conditions matérielles extrêmement pénibles. Comme il était impossible de chausser les dix enfants avec les souliers de boeuf traditionnels, les plus jeunes marchaient pieds nus tandis que les autres, qui travaillaient au milieu des racines et des souches, se chausaient de copeaux de bois qu'ils attachaient à leurs pieds. Il fallait ménager le cuir pour les bottes d'hiver.

C'est pourquoi, aussi, quand ils allaient à la messe à Ripon chaque dimanche, ils marchaient pieds nus, transportant sur l'épaule leurs souliers noués ensemble par les lacets, et ils attendaient d'être arrivés à l'église pour se chausser.

De Paul Dinel, le premier du nom dans la région, demeure le souvenir d'un homme laborieux et efficace, tellement habile et rapide qu'il travaillait comme deux». Des qualités qu'il a transmises à ses enfants, dont son fils Émery qui le remplacera à la ferme. Deux autres fils, Louis et Gilbert, achèteront les terres voisines de la terre paternelle, de sorte que le rang prendra le nom des Dinel.



La terre des Dinel en 1980.

# Enfants de Paul Dinel et Émilie Louisseize

1. *Edwige*  
mariée à Saint-André-d'Argenteuil
2. *Émery*  
a épousé Olivine Campeau à Ripon le 6 février 1872.
3. *Louis*  
a épousé Sophie Whissell à Chénéville le 9 avril 1877.
4. *Paul*  
a épousé Philomène Thibault à Chénéville le 28 février 1876.
5. *Gilbert*  
a épousé Angéline Gagnon à Chénéville le 11 avril 1881.
6. *Marguerite*  
a épousé Benoit Frison à Chénéville le 6 novembre 1884.
7. *Siméon*  
a épousé Angèle Chartrand à Chénéville le 12 janvier 1885.
8. *Édouard*  
a épousé Marie-Louise Boivin à Chénéville le 12 janvier 1895.
9. *Salomé*  
a épousé Gustave Whissell le 29 juillet 1889.



À droite, madame Maximilienne Corbeil Dinel.



La maison familiale des Dinel à Vinoy.

10. *Félix*  
a épousé Rosianne Émerie à Chénéville le 4 juillet 1904.
11. *Délia*  
a épousé M. Émerie.



Léandre Dinel.

**Edwige**, l'aînée de la famille, n'aurait pas déménagé avec ses parents vers 1862 puisqu'elle s'est mariée à Saint-André-d'Argenteuil et y est restée. Il lui arrivait, de temps à autre, de venir rendre visite à sa famille à Chénéville.

**Émery** achète donc la terre de son père. Actif, travailleur, vif comme l'éclair, il avait aussi un cœur d'or.

Son talent inné d'architecte était reconnu dans les alentours puisqu'on venait le chercher pour bâtir des granges. Il ne faisait jamais une erreur d'un centimètre dans ses plans, et le calcul mental était facile pour lui qui n'avait pourtant pas eu l'occasion de s'instruire.

Son épouse, Olivine Campeau, était «la douceur même», nous dira madame Maximilienne Dinel qui, à 95 ans, garde un souvenir très net de ses beaux-parents. Elle était plutôt femme d'intérieur. Elle allait, bien sûr, aider son mari à traire les vaches mais, en général, elle préférait les travaux qu'on peut faire dans la maison: cuisine, couture, tricot, courtepintes, etc.

Les douze enfants d'Olivine Campeau et d'Émery Dinel:

Olivine (27 février 1876)  
Julie (9 juin 1877)  
Sophie (16 décembre 1878)  
Paul (26 juillet 1880)  
Hyacinthe (31 janvier 1882)  
Léandre (4 mars 1885), le futur époux de  
Maximilienne Corbel Dinel  
Salomé (17 janvier 1887)  
Hormidas (19 mai 1888)  
Louisa (11 août 1891)  
Émilie (8 mai 1894)  
Louis  
Émery

**Louis** a acheté la terre voisine de celle de son père dans le rang 2. En 1877, il épouse Sophie Whissell qui avait été élevée par la famille Canard Blanc du lac Simon. Elle avait donc hérité de la culture amérindienne et en connaissait les merveilleux secrets.

Elle savait, par exemple, comment guérir au moyen des herbes sauvages. Le cœur de lion avec une «mouche de moutarde» (moutarde en poudre délayée avec du blanc d'oeuf) servait à guérir les inflammations de poumon et même la tuberculose au deuxième degré.

Le remède pouvait également aider à soulager «un point»: «le blanc d'oeuf tire, tandis que la moutarde réchauffe», explique madame Dinel qui a eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'expérimenter avec succès les recettes de la tante Sophie, sa voisine pendant quelques années.

«Quand les médecins sont loin, dit-elle, on est inspiré pour trouver des remèdes à nos bobos». Madame Dinel se rappelle fort bien s'être guérie d'une entorse à un genou, et ce en une seule journée, au moyen d'huile d'olive pure et de blanc d'oeuf.

Le remède, appliqué sur l'endroit malade, provoque au bout de quelques moments la sensation d'une chaleur intense, difficile à supporter, mais il

permet de guérir rapidement ce qui, autrement, prendrait de longues semaines.

Les dix enfants de Sophie Whissell et Louis Dinel:

Sophie (11 mars 1878)  
Louis (7 février 1880)  
Émeril (1er septembre 1882, décédé peu après sa naissance)  
Philippe (15 août 1883)  
Avila (14 septembre 1885)  
Louis (25 février 1888)  
Daura (17 juin 1890, décédée à la naissance)  
Évana (17 juin 1890, décédée peu après sa naissance)  
Félix (19 avril 1894)  
Joseph (24 septembre 1896)

**Paul** a vécu au village de Chénéville où il a travaillé comme menuisier. Il a lui-même construit sa maison, n'hésitant pas à sculpter le bois et à lui donner un air coquet.

Une des distractions favorites de son épouse, Philomène Thibault, était la cueillette des fruits sauvages. Elle n'avait aucune crainte des ours qu'elle chassait en les poursuivant.

Les neuf enfants de Philomène Thibault et Paul Dinel:

Philomène (9 mars 1877)  
Ignace (31 juillet 1878)  
Nathalie (17 juillet 1879)  
Nathaléodore (21 août 1880)  
Ovila (7 décembre 1881)  
Évangéliste (19 décembre 1882)  
Polysine (13 août 1884)  
Ludger (22 novembre 1885)  
Norbert (7 juin 1887)

**Gilbert** a également acheté une petite ferme non loin de celle de son père. Comme la terre n'était pas particulièrement riche ou aisément cultivable, il travaillait plutôt dans le bois, allant au chantier durant l'hiver et coupant du bois sur sa terre durant l'été.

Sa femme, Angéline Gagnon, ne craignait pas les travaux durs. Elle allait aider son mari à bûcher au fond de la terre.

Les enfants d'Angéline Gagnon et Gilbert Dinel:

Valentine (4 août 1882)  
Clarinda (31 mars 1884)  
Auxille (14 mai 1885)  
Henri Victorin (25 mars 1887)  
Albertine (28 avril 1889)  
Oscar (9 avril 1891)  
Émery William (26 décembre 1893, décédé à l'âge de 2 ans.

**Marguerite**, qui a épousé Benoît Frison, vécut à Montréal.

**Siméon** et son épouse Angèle Chartrand ont eu six enfants à Chénéville avant de déménager à Hull:

Simonât (17 janvier 1886)  
Henri Vincent (21 janvier 1888)  
Oscar (24 novembre 1889, décédé à 1 an)

Céli~~ma~~ (25 juillet 1892)  
Juliette (24 juillet 1898)  
René (4 juillet 1900)

**Édouard** a vécu à Saint-Émile-de-Suffolk où il travaillait comme journalier pendant l'été, réparant des voitures. L'hiver, il partait couper du bois et, au printemps, il «dravait». Son épouse, Marie-Louise Boivin, lui a donné douze enfants:

Émilie (7 octobre 1885)  
Marie-Rose Agnès (26 janvier 1887)  
Zotique Jos (18 mai 1888)  
Émilien (29 décembre 1889)  
Procule (31 mai 1891)  
Léontine (15 juin 1893)  
Louise (16 mars 1895)  
Oliva (16 septembre 1896)  
Lucien (3 juillet 1898)  
Octave (13 avril 1900)  
Alice (12 mars 1902)  
Charles (25 mars 1906)

**Félix** a longtemps travaillé pour son neveu Léandre Dinel. Il a vécu à Chénéville où il fut bedeau jusqu'à sa mort.

Il a épousé Rosianne Émerie et ils ont eu neuf enfants:

Lorenza (10 mai 1905)  
Onésime (2 mai 1907)  
Gérard (2 avril 1916, décédé en bas âge)  
Léon (28 mars 1918)  
Alice (24 avril 1920)  
Gérard (23 janvier 1922)  
Aline (13 mars 1924)  
Raymond (3 mars 1926)  
Raymonde (3 mars 1926)

**Délia** a épousé à Montréal un Monsieur Émerie, veuf avec quatre enfants. Ils en ont eu sept autres.



Paul Dinel et Emilie Lousseize, les premiers de la famille arrivés à Chénéville.

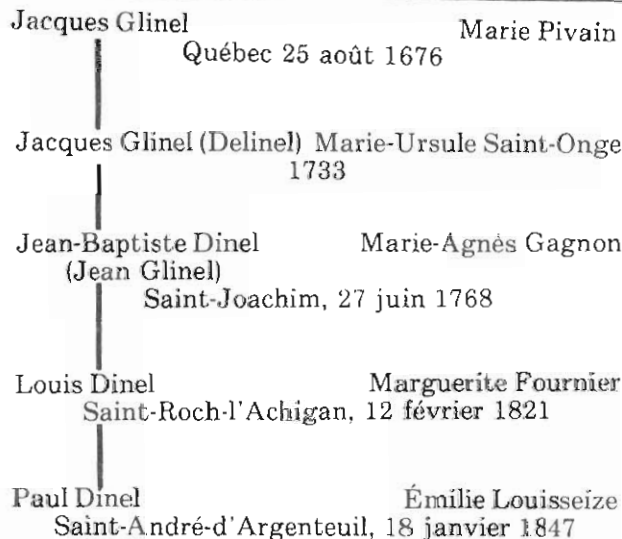


Émery Dinel et Olivine Campeau qui ont vécu sur la ferme paternelle.

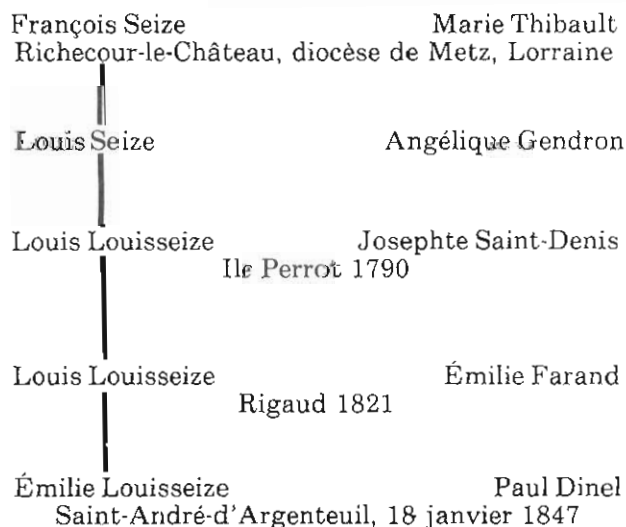


Le père et la mère d'Olivine Campeau.

## Généalogie des Dinel



## Généalogie des Lousseize



### JACQUES GLINEL

Le premier «Dinel» arrivé au pays, Jacques Glinel, était originaire de Saint-Godard, évêché de Rouen en Normandie où il était né en 1641, fils de Michel Glinel et de Geneviève Dené.

Arrivé à Québec, il épouse Marie Pivain qui est à peine âgée de 13 ans, en la paroisse Notre-Dame de Québec le 25 août 1676. Ils vivront à Charlesbourg.

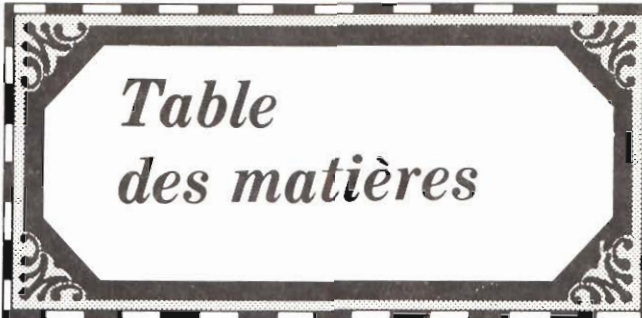
Selon une recherche effectuée par l'Institut généalogique Drouin pour Joseph-Urbain Dinel, arrière-petit-fils de Paul Dinel, le nom de Jacques Glinel apparaît dans plusieurs actes officiels de l'époque, où il est qualifié de «porteur de la rivière Saint-Charles».

Les Récollets qui avaient bâti un monastère de l'autre côté de cette rivière avaient obtenu le privilège exclusif d'y faire traverser les gens moyennant un prix de passage. Ce droit a été loué pendant vingt ans à Jacques Glinel.

C'était une manière pour les Pères d'aider Jacques Glinel à rembourser les dettes qu'il avait contractées envers eux. Cependant, au bout de vingt ans, l'histoire dit qu'on a retiré cette responsabilité à Jacques Glinel pour la donner à un autre.

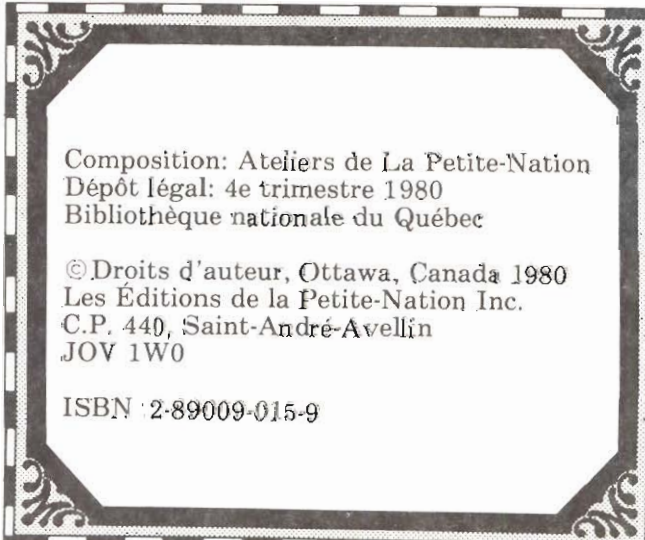
Glinel, fort déçu, tente de continuer son travail en faisant traverser les gens à un autre endroit de la rivière. Mais les Récollets en appellent à la Cour, qui va le lui interdire.

Deux ans plus tard, il meurt, laissant quatre fils qui s'établissent à Charlesbourg.



# Table des matières

Famille des Bisson de Saint-Émile-de-Suffolk . . . . .	3
Enfants de Timothée Bisson et Sarah Alexander . . . . .	6
Généalogie des Bisson . . . . .	6
Famille des Bisson de Saint-André-Avellin . . . . .	9
Enfants de Pierre Bisson et Adélaïde Desnoyers . . . . .	9
Enfants de Pierre Bisson et Angèle Legris . . . . .	10
Famille des Hébert de Montebello . . . . .	12
Enfants de Arsène Hébert et Azilda Bourassa . . . . .	15
Généalogie des Hébert . . . . .	16
Généalogie des Bourassa . . . . .	16
Famille des Dinel de Chénéville . . . . .	18
Enfants de Paul Dinel et Émilie Lousseize . . . . .	19
Généalogie des Dinel . . . . .	22
Généalogie des Lousseize . . . . .	22



Composition: Ateliers de La Petite-Nation  
Dépôt légal: 4e trimestre 1980  
Bibliothèque nationale du Québec

© Droits d'auteur, Ottawa, Canada 1980  
Les Éditions de la Petite-Nation Inc.  
C.P. 440, Saint-André-Avellin  
J0V 1W0

ISBN : 2-89009-015-9



*La maison construite par Timothée Bisson en 1920.*



*La même maison rénovée, photographiée en 1950. (pages 3-4-5-6)*

2,95 \$